

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

26 AOUT 1965
NUMERO 364
0,50 F. LE NUMERO
37^e ANNEE

A bas les exploitateurs ! LE PAIN DU PEUPLE

C'EST une période qui revient chaque année que celle des souvenirs de vacances étalés ostensiblement par un certain nombre d'employés et d'ouvriers pour épater les camarades de travail. Et, bien entendu, l'Espagne, envahie par un flot de touristes, est un sujet qui est à tout instant évoqué. Pays de coïncidence des vacanciers, tout au moins de ceux qui ferment à dessein les yeux sur la misère et l'oppression du peuple ibérique.

Pendant que les touristes se dorment au soleil de la Costa Brava, l'ouvrier espagnol qui a dû s'exiler parce que les classes riches de la péninsule ibérique, appuyées par l'État, tiennent en mains à la fois les terres et les instruments de travail et ne les utilisent que dans la mesure où ils apportent des profits, l'ouvrier espagnol poursuit, en France comme ailleurs, une existence misérable, une vie d'esclave en butte à toutes les escroqueries. Il parle très mal le français et il comprend à peine davantage. Il est vital pour lui et sa famille de trouver du travail et n'importe quelles conditions. Aussi, il est facile de le tromper, de l'exploiter à outrance, et les employeurs, pour la plupart, ne s'en gênent pas.

C'est un petit village de Champagne, noyé dans la craie à quelques cent soixante-dix kilomètres de Paris. Là, dans une entreprise de bâtiment, les ouvriers de nationalité espagnole sont embauchés au taux horaire de quatre francs mais ils n'en reçoivent que trois et cinquante centimes. Les employés dont il est question travaillent extrêmement peu, pendant dix heures par semaine, et puis ils ne sont payés que sur la base d'une moindre activité.

Lorsque, le vendredi soir, ayant accompli cinquante heures de travail (alors que quarante seulement recevront salaire), ayant besoin de quelques reus, un ouvrier de nationalité espagnole déclare à son patron qu'il sera absent le lendemain, celui-ci veut l'obliger à travailler non seulement le samedi mais aussi le dimanche. Si l'ouvrier proteste, ce qui est le cas parfois, c'est la mise à la porte sans aucun préavis. Bien souvent l'ouvrier, qui connaît mal ses droits en regard de la législation du travail et qui s'exprime très mal en français, est contraint d'aller chercher ailleurs une autre opportunité. C'est là qu'on voit le malheur de l'emploi de la main d'œuvre étrangère. Une ignoble exploitation. Le patron déclare : « Ici, on travaille tous les jours » mais il oublie d'ajouter qu'on est seulement rétribué cinq jours sur sept. On comprend qu'à ce système de confortables fortunes se construisent très rapidement.

Quant aux conditions de logement des ouvriers étrangers, pour la plupart espagnols ou portugais, voici un exemple : pour abriter le travailleur, son épouse vient à lui donner un second enfant et une gamine de sept ans ; un vague baraquement construit par l'ouvrier. Et si ce dernier n'est pas d'accord avec son patron, celui-ci n'hésite pas, même

dans les conditions citées, à supprimer eau et électricité à toute la famille et, au besoin, à jeter à la porte salarié, épouse, enfant, « comme des chiens » ainsi que le déclare l'un de nos camarades. Que font donc ceux qui sont chargés de faire respecter les lois qui régissent le travail ?

Le travail n'est pas une aumône faite par le patron, ou tout au moins, il ne devrait l'être. C'est un droit imprescriptible, pour tout être humain, que de

pouvoir vivre décemment de par la somme de travail qu'il est susceptible de fournir pour la communauté.

Les employeurs sont trop nombreux qui considèrent la main d'œuvre, et plus particulièrement celle de l'étranger, comme un bétail humain dont ils veulent disposer comme bon leur semble, sans la moindre obligation de pouvoirs publics.

Quant aux syndicats réformistes « de gauche », qu'est pour eux

un pauvre ouvrier espagnol qui pourra peut-être pas s'acquitter régulièrement de ses cotisations ?

Les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. invitent tous les travailleurs à se joindre à eux pour la pratique d'une véritable SOLIDARITE PROLETARIENNE et à dénoncer en premier lieu les conditions dans lesquelles sont obligés de travailler les ouvriers étrangers.

Nous en reparlerons.

Après le Pain, a dit Danton, l'instruction est le premier besoin du peuple.

C'est vrai que le peuple ne doit pas se contenter de satisfaire son estomac ; il a besoin de cette instruction qui le rendra capable de prendre en main ses propres destinées, à la condition qu'il cultive en même temps son éducation et son esprit de sociabilité.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le peuple a besoin de pain et nous retrouvons parmi les revendications faites par le passé, un slogan

ou plutôt un cri de guerre très usité : « Nous voulons du pain. »

Or, aussi absurde que cela puisse paraître, aujourd'hui c'est le pays qui a la prétention d'être des plus civilisés, la soit-disant patrie du travailleur et pour être plus précis l'URSS qui donne des signes de défiance dans le domaine de la satisfaction des besoins.

Déjà, l'équipe « Khrouchchev » avait eu des difficultés pour assurer au peuple « le pain quotidien » et certaines mauvaises langues n'ont pas hésité à laisser entendre que ce fut

la cause de la destitution du premier grand soviétique.

Il eût été plus sage de chercher les causes de cette diminution de la production céréalière dans un pays qui fut longtemps le grenier de l'Europe ; cela aurait évité de buter sur les mêmes écueils ; car cette année, c'est maintenant officiel, les successeurs de « K », ont déjà acheté six millions de tonnes de blé à l'Argentine et au Canada et la France pour sa part, ne désespère pas de pouvoir refiler elle aussi quelques milliers de tonnes de blé à l'Union Soviétique. D'ailleurs la chose serait déjà faite si nos gouvernements ne craignaient un déséquilibre dans leur balance (nous aurions dû écrire manœuvres) commerciales.

Pour en revenir au blé russe, il paraît que les conditions atmosphériques seraient la cause essentielle d'une production insuffisante. Ce qui nous amène à nous poser la question suivante : « Comment se fait-il que la science russe qui a l'ambition de se trouver bonne première sur l'une des planètes qui nous environnent, n'en soit pas encore arrivée à pallier aux irrégularités des saisons ? » Les moins que l'on puisse dire c'est que les autorités russes devraient s'inspirer des réalisations faites en Israël dans la conquête du désert.

Mais l'Etat soviétique se soucie peu des améliorations sociales de son peuple ; la satisfaction des besoins de tous les travailleurs ne peut l'inquiéter que dans la mesure où ceux-ci deviennent une menace pour le système. La menace n'est pas imminente car, en définitive, le peuple russe est assujéti au capitalisme. Et, sous ce capitalisme quand même, nous voyons que ce que comporte de contradictions et d'absurdités, y compris le chômage, « Troude », organe des syndicats d'URSS déplore les difficultés rencontrées pour le reclassement professionnel de milliers de travailleurs qui se retrouvent sans travail dans leur profession. Il se peut donc qu'à la suite d'une aggravation de la condition ouvrière, la masse laborieuse prenne conscience de ses forces et, riche des enseignements du passé, prépare les assises d'une nouvelle société où les privilèges et les raisons d'Etat seraient abolis, laissant ainsi le champ libre à l'initiative de la base qui pourrait enfin s'organiser sur le principe de chacun selon ses moyens et à chacun selon ses besoins.

La chose est possible dans l'immediat à la condition essentielle de débarrasser au préalable la société de tous les bureaucrates et autres parasites qui ne font qu'enrayer la bonne marche de la production et de l'évolution technique dans le sens de la justice, la liberté et la paix.

HEM DAY

J. SORIANO

Le Vatican prépare une nouvelle imposture

Le Pape prépare une encyclique sur Dante. Tels sont les bruits confirmés qui circulent dans les milieux du Vatican. En dernière information, elle serait reportée au mois de septembre prochain.

Ce qui apparaît paradoxal, c'est que l'encyclique serait en faveur et en l'honneur du grand poète ! Mais il en sera de celle-ci, comme de celle de Benoît XV, à l'occasion du VIème centenaire de la mort de Dante pour les besoins inavoués de l'autorité de l'Eglise, elle sera parsemée de quelques réserves spectaculaires.

Chacun sait que les écrits de Dante ont subi, dès leur publication, l'anathème du Vatican. Rappelons-les, l'essentiel, pour mieux en juger. D'abord, « De Monarchia », célèbre ouvrage de « doctrine », et mis à l'index durant trois siècles, puis rayé de la liste des écrits prohibés à l'avènement de Léon XIII.

Trois siècles d'attente, trois siècles de réflexion. L'Eglise opère avec lenteur, pour trouver à argumenter pour ou contre ce qui était déclaré hérétique, ce qui ne l'empêche point de se tromper, malgré son infaillibilité tant préchée.

« La divine comédie » chef d'œuvre du poète, n'échappa point à la réprobation de l'autorité vaticane. Durant des décades, la censure s'exerça dans les milieux ecclésiastiques, contre l'écrit de Dante.

Si Rome cependant n'en interdit point la circulation, voire même la lecture, Lisbonne en particulier, prit des mesures draconiennes contre le livre du génial alligheiri.

Sans doute entre temps, la gloire est venue couronner le poète. Sa réputation ayant franchi les frontières de l'Italie et pénétré dans les cités universitaires comme dans le monde de l'esprit. Il fallut bien composer et revenir vers plus de compréhension pour ne pas paraître despotique.

La sagesse de l'Eglise peut se plier en l'occurrence et se marquer du sceau d'un opportunisme de bon aloi.

En fait, pour elle, l'essentiel est qu'il vaut mieux avoir Dante avec soi, que contre soi !

Quant à la déshonneur des données précises de l'histoire. Celles-ci restent comme des soufflets éternels, face à l'inquisition envers la pensée libre, et dénoncent cette contre-vérité de l'infaillibilité papale.

C'est le pape Benoît XV qui, le 30 août 1921, avait embouché le premier, les trompettes de la réhabilitation de Dante. Pour ce faire, s'adressant

à la prudence avant tout — aux professeurs et étudiants de l'enseignement catholique, il affirmait que l'Eglise considère Dante — en l'an 1921 de l'ère chrétienne —, comme « l'homme le plus éloquent de la pensée chrétienne ».

Faisons remarquer en passant, que lorsqu'il s'agit d'explications quelque peu délicates, c'est toujours le vocabulaire « chrétien » qui est avancé. C'est plus astucieux ! En d'autres occasions, on dit « catholique », ce qui implique comme sous-entendus : l'autorité, les canons, les décrets, les règles, l'index, la censure et l'inquisition. C'est une autre histoire !

N'insistons pas sur ces subtilités vaticanes. Soulignons au passage quelques-uns des commentaires de Benoît XV. Ils révèlent la ruse, tout autant que l'hypocrisie de l'Eglise qui, par le ton mielleux de son encyclique, essaie de redorer des écrits jadis déclarés maudits.

Relevant l'esprit des invectives lancées par Dante contre les papes de son époque, l'Eglise de 1921, par la voix de Benoît XV, énonce avec un aplomb plein de malice : « Il faut

avoir compassion d'un homme tellement secoué par les événements et dont les invectives dépassèrent parfois la limite... »

La voilà bien, l'Eglise et sa mansuétude ; indulgence et pardon des offenses. Mais Dante, rebelle et justicier, n'aurait eu que faire de ces considérations jésuitiques.

Écartelé, menacé du bâcher, condamné à l'exil, il mène une vie solitaire, luttant contre ses passions avec une ténacité orgueilleuse en quête de son Dieu. Sa « Divine Comédie » est née de cette méditation profonde que couronnent l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, « un immense creuset où le poète a fondu toutes les forces éparées de l'Italie médiévale ».

Benoît XV, dans son encyclique n'arrête point ses considérations en si bon chemin de l'indulgence. Il suppose que le clergé de l'époque avait fait de mauvaises choses à se reprocher et en conclut qu'elles devaient être purgées par un dévoué à l'Eglise. Il y eut, paraît-il, d'autres hommes insignes qui s'en plaignaient amèrement. Ajoutons, quant à nous, qu'Erasme fut de ceux qui dénoncèrent les abus du

Il a vu juste

« L'opulence et la misère, compagnes inséparables, croîtront dans une progression sans fin ; la grande propriété envahira tout ; le paysan ruiné vendra son héritage ; et quand il n'y aura plus que des maîtres et des fermiers, des seigneurs et des serfs, les premiers donneront aux seconds des habits, un logement et du pain ; et ils leur diront : Voyez combien vous êtes heureux ! Qu'est-ce que la liberté et l'égalité ? vive l'harmonie ! »

En ce temps-là les talents futiles et les arts de luxe seront récompensés sans mesure ; on verra des chanteurs plus riches que ne le sont maintenant de gros villages ; la journée d'une comédienne coûtera plus que cent boisseaux de blé dans une famille ; et la pauvre ouvrière, la femme du laboureur et de l'artisan sera humiliée.

Le mérite des femmes ne sera plus qu'une évaluation de la beauté ; leur droit le plus sacré, de se livrer au plus offrant. Les riches les posséderont toutes, parce qu'elles seules pourront les payer ; les pauvres auront pour eux les êtres disgraciés et les rebuts de la luxure.

L'ignorance et l'abrutissement des prolétaires seront au comble ; on ne les empêchera pas de s'instruire, mais ils ne pourront vivre sans travailler, et quand ils ne travailleront pas, ils ne mangeront rien. Si quelqu'un parmi eux annonce du talent, il sera encouragé, récompensé, enrichi ; il entrera dans la haute classe et sera perdu pour les siens.

Le peuple, qui suit toujours l'exemple des puissants et des riches, parcourra tous les degrés d'une superstition matérialiste et panthéiste : il adorera, comme autrefois, le bois et la pierre ; il croira à la vertu des reliques et portera des amulettes ; et les riches, sous prétexte d'utilité et de tolérance, prêteront les dévotions nouvelles, disant : il faut une religion au peuple.

Dependant, il se rencontrera quelquefois des âmes fières, des hommes qui refuseront de découvrir leurs fronts devant le veau d'or ; ceux-là voudront entrer en compte avec les favoris de la fortune.

— Comment êtes-vous si riches et sommes-nous si pauvres ?
— Nous avons travaillé, répondront les riches ; nous avons épargné, nous avons acquis...
— Nous travaillons autant que vous, comment se fait-il que nous n'acquerrions jamais rien ?
— Nous avons hérité de nos pères...
— Ah ! vous invoquez la possession, la transmission, la prescription... eh bien ! nous appelons la force. Propriétaires, défendez-vous !
Et il y aura des combats et des massacres ; et quand force sera démentie à la loi, quand les révoltés auront été détruits, on écrira sur leurs tombes ASSASSINS, tandis que leurs victimes seront glorifiées MARTYRS.

P. J. PROUDHON

« De la célébration du Dimanche »

COMMUNIQUE
Les responsables et les camarades qui désirent l'insertion de textes dans le Combat Syndicaliste, sont invités à adresser les manuscrits :

OBEUF Yves
Rédaction du Combat Syndicaliste
35, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX^e).

Les militants de province sont invités à participer activement à la vie de notre hebdomadaire en adressant à la rédaction du journal les textes qui leur paraissent devoir être insérés, plus particulièrement les échos des luttes sociales qui se déroulent dans leur région et auxquelles ils sont amenés à participer.

G. PLOU

Encore une légende envolée

Les livres sur les origines de la chrétienté ne se comptent plus. Parmi eux-ci, un certain nombre nous décrivent la vie des premiers chrétiens dans les catacombes romaines où ils se réfugiaient soit pour priver soit pour se cacher des barbares, c'est-à-dire, des impies qui, comme chacun sait, destinaient les croyants de cette nouvelle religion à être dévorés par les lions dans les arènes de la ville éternelle. Ils nous expliquent, ces livres, que les fidèles restaient des jours et des nuits dans ces lieux, vivant frugalement, toujours inquiets de voir venir les centurions. Hélas, toute cette littérature combien émuante et pleuse risqué d'être réduite à néant par la faute de deux historiens, un religieux — et oui, tout arrive — et un photographe Suisse. Le religieux est le révérend père Pierre de Bourget, le photographe An-

dré Held. Ils ont exploré les catacombes pendant plusieurs semaines et ils sont arrivés à la conclusion suivante : il était impossible à des humains de vivre, même plusieurs heures dans les dites catacombes.

D'après eux les grottes servaient de cimetières jadis, au moins à l'origine, ensuite les romains également y déposèrent leurs morts ; les peintures murales sont un hommage aux morts, coutume pratiquée depuis longtemps par les égyptiens, les grecs les étrusques. Les catacombes ne furent construites qu'au fur et à mesure des besoins, ce qui explique que l'on trouve des fresques murales au milieu de certains boyaux.

Cette légende de chrétiens plus ou moins « maquisards » va rejoindre la légende d'Adam, notre premier père façonné avec le limon de la terre par le dieu tout puissant. Comme elle va rejoindre d'autres légendes telles que celle de notre mère Eve extraite d'une côte d'Adam, celle de la fameuse pomme offerte à Eve par le tentateur Satan transformé pour les besoins de la cause en serpent. Pomme qui provoqua la chute du couple divin et qui serait à l'origine de nos malheurs, entre autres celui de « surer » dans une usine ou un atelier, sauf naturellement, les « élus » parasites de la société, qui, eux,

vivent du travail des autres. Les serviteurs des religions sont, inutile de le préciser, parmi les « élus ».

Toutes les religions sont remplies de légendes, toutes d'ailleurs se ressemblent et la religion catholique n'est que le décalque — en moins bon d'ailleurs — des autres religions ; la Grecque en particulier qui, elle, avait plusieurs dieux et déesses, dieux et déesses qui ne crachaient pas sur la bonne chère, le bon vin d'ambrosie, l'amour. Je préfère la légende de Zeus qui se transforma en cygne pour rendre une visite amoureuse à Leda, femme de Tyndare, conséquence de cette visite : la naissance d'une fille « La belle Hébé » qui joua dans l'histoire un rôle important ; cette légende vaut bien celle de Joseph, cocu comme Tyndare, non par Zeus mais par le Saint Esprit, amour qui donna naissance à Jésus, fils de Marie, Jésus qui, lui aussi, joua un rôle dans l'histoire, avec cette seule différence que la légende de Jésus se poursuit et fit couler plus de sang que la légende de Leda et de sa fille.

Que de sang versé ; guerre de Troie, guerre de religions, pour des légendes qui ne devraient être, en définitive que des histoires à l'usage des grands et des petits.

VIENDE DE PARAÎTRE :
« L'Internationale de 1864 »
Livres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 3,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

De la violence révolutionnaire

« La pratique de l'action directe est la meilleure école d'énergie pour la classe ouvrière » disait le docteur Pierrrot le 13 avril dans « Les Temps Nouveaux ».

Le syndicalisme révolutionnaire est et doit rester cette école d'énergie. En plus, le syndicalisme révolutionnaire est un excellent lieu de propagande anarchiste.

C'est pour cette raison que le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme doivent s'appuyer réciproquement et s'opposer à toutes les commissions de la politique et de l'Etat. La violence révolutionnaire doit être revendiquée par les véritables syndicalistes et par les anarchistes comme une manifestation de l'esprit de révolte et comme le plus puissant moyen d'éducation des peuples. L'action directe révolutionnaire renforce la propagande antimilitariste et pacifiste, en montrant aux ouvriers qu'ils trouvent toujours devant eux les forces armées de l'Etat comme l'obstacle principal à leur libération.

La fréquence de l'action directe révolutionnaire a aussi pour but de troubler la vie sociale et de désorganiser l'Etat.

Le syndicalisme révolutionnaire est l'instrument de combat de la classe ouvrière pour tracer la voie à l'anarchie purificatrice. Et, cet instrument de combat, met à la disposition des travailleurs des armes multiples qui vont de la grève au sabotage en passant par le boycottage.

« Guerre au patrons » disait Pierrrot. Hé oui ! les ouvriers ne doivent pas hésiter à ruiner les patrons et l'Etat par des procédés hypocrites et sournois.

« C'est pour cette raison que le syndicalisme révolutionnaire et l'anarchisme doivent s'appuyer réciproquement et s'opposer à toutes les commissions de la politique et de l'Etat. La violence révolutionnaire doit être revendiquée par les véritables syndicalistes et par les anarchistes comme une manifestation de l'esprit de révolte et comme le plus puissant moyen d'éducation des peuples. L'action directe révolutionnaire renforce la propagande antimilitariste et pacifiste, en montrant aux ouvriers qu'ils trouvent toujours devant eux les forces armées de l'Etat comme l'obstacle principal à leur libération. La fréquence de l'action directe révolutionnaire a aussi pour but de troubler la vie sociale et de désorganiser l'Etat. Le syndicalisme révolutionnaire est l'instrument de combat de la classe ouvrière pour tracer la voie à l'anarchie purificatrice. Et, cet instrument de combat, met à la disposition des travailleurs des armes multiples qui vont de la grève au sabotage en passant par le boycottage. « Guerre au patrons » disait Pierrrot. Hé oui ! les ouvriers ne doivent pas hésiter à ruiner les patrons et l'Etat par des procédés hypocrites et sournois. L'hypocrisie et la sournoiserie ne sont pas des défauts lorsqu'elles sont employées pour abattre les exploitateurs, au contraire. Il faut bien convenir que l'époque héroïque et que le temps des barricades sont aujourd'hui révolues parce qu'inefficaces. Il nous faut donc adapter un nouveau mode de révolu-

tion. Il est certain que bon nombre d'ouvriers manquent « de la ténacité et de l'esprit de suite qui rendent seuls possibles les œuvres efficaces et durables » (Pouget). C'est cette ténacité et cet esprit de suite qui doivent s'inscrire au cœur des travailleurs et c'est à cela que doivent s'atteler les anarcho-syndicalistes et tous les compagnons anarchistes.

Il faut arracher du cœur des ouvriers ces préjugés malsains comme celui qui consiste à « bouffer du curé » et à envoyer les enfants faire la première communion. Comme celui

qui consiste à se faire admettre par le patron et par la société pourrie comme un travailleur consciencieux et exemplaire !

Le révolutionnaire consciencieux et exemplaire est celui qui n'hésite pas à laisser quelques plumes pour terrasser un exploitateur.

La violence révolutionnaire restera donc toujours l'arme nécessaire et indispensable des travailleurs, à condition que ceux-ci sachent bien s'en servir.

R. J. SOURRIANT

Révolution noire

Los Angeles, 15 août 1965. — « C'est comme une insurrection. Il y a des francs tireurs partout et depuis la nuit dernière, toute silhouette de policier est une bonne cible. »

Cette explosion de colère était inévitable et, bien que la presse officielle tente d'en minimiser les causes et la signification idéologique, nous retiendrons ces paroles prononcées au milieu du combat par un noir : « C'est une révolution noire. Nous voulons que le monde le sache. »

Le président Johnson affirme : « Personne n'a le droit de s'attaquer

aux biens et à la vie de quelqu'un d'autre » et il ajoute : « Aucun droit ne s'obtiendra par la violence. »

Dependant n'est-ce pas par la violence que les noirs ont été transportés aux Etats-Unis et exploités comme un vulgaire bétail ? N'est-ce pas par la violence qu'on les a maintenus jusqu'à ces dernières décades dans un état d'infériorité ? N'est-ce pas par la violence qu'on leur refuse l'exercice de leurs droits nouvellement acquis ?

Car l'injustice consiste d'une part à négliger l'aspect économique de la condition du noir qui demeure, dans la plupart des cas, un sous-prolétaire, d'autre part à lui accorder des droits théoriques tout en lui ôtant la possibilité d'exercer réellement ces droits. On veut bien régler le problème des principes mais on ne modifie en rien l'état de fait. Or c'est bien d'un état de fait qu'il s'agit.

Les privilèges de la race comme ceux de la condition sociale ont été acquis par la violence. La violence les détruira un jour.

SEVY



Cartas que van y vienen

TRES cartas son bienvenidas en mis manos y me causan un gran placer. Vienen a mi espíritu con aporte de temas y crean inquietudes animadoras. En tu última, dices, que los hombres son excesivamente propicios, hoy, el autoritarismo y a la posesión. Es una enfermedad que viene desde el fondo de la historia. Los disconformes lo que es, innovadores y revolucionarios, han sido y son, minoría de la humanidad, siempre.

Pero, progresamos y ascendemos. La humanidad, por sus pensadores, no se detiene nunca en sus avances. La vida es movimiento en el camino. Las trabas no persisten por siempre sobre los hombres. Aquí y allá, el tradicionalismo tiene que ceder ante la pasión por la libertad. Nuevas costumbres sobrevienen y gustos diferentes, al calor del deseo de emancipación y de innovación del hombre que piensa. La resistencia que le ofrecen las masas densas, las mayorías, al hombre idealista y revolucionario, constituyen estímulos de más pensamiento y acción, y no pesan ni frenan el avance, totalmente.

El mejor ejemplo de que vivimos un tiempo de activismo (aunque no sea el que deseamos) una especie de revolución, en el seno de la humanidad, es la crisis de las religiones, sus reformas, nodos de privilegios, cambios de ceremonias y modalidades, en sucesivas concesiones al espíritu nuevo. Lo autoritario se mella. Lo libertario logra nuevas aristas. Cada vez, el hombre que piensa y trabaja, es más propicio al diálogo y se acerca más al mutuo entendimiento. No es una utopía la esperanza de una asociación de los hombres de ciencia, de los técnicos y de los trabajadores manuales, en una Internacional creadora y propulsora del bien colectivo. Tener un cerebro alertado y abierto, sensible a la vibración de otros cerebros, favorece y propicia lo colectivo, da alas a la cooperación.

Tú y yo, no obstante las fronteras nacionalistas, absurdas y las distancias, dialogamos fraternalmente y concordamos o disintimos en un plano libre e igualitario. Y, como lo hacemos nosotros, lo realizarán también miles y miles más, concordando en los valores idealistas del pensar, del sentir y del conducirse libre y conscientemente. Ello asigna calidad y dignidad a la vida. Es rectitud moral en el hombre y sentido de justicia. El progreso de los conocimientos científicos, incide favorablemente en una mayor libertad. Técnica y ciencia puestas al servicio de la vida, es lo que más necesita la humanidad para dejar atrás el pasado y en el presente fluir hacia un nuevo vivir, de paz y amor fraternal.

Uno de los instintos más imperativos de los seres humanos, es la libertad, pero necesita el complemento de un orden moral, ser entendida y ejercitada en un plano equitativo: de la igual libertad de todos. Las leyes de la vida determinan que se debe vivir lo más libremente que se pueda, pero teniendo en cuenta, que todos tienen el mismo derecho y no se debe dominar ni explotar a los demás. La libertad favorable a la vida, no es un privilegio de alguno, personal y exclusiva, sino un bien general para la humanidad entera.

Miremos lo que acontece en el mundo actual. Ha traído el viento del pasado a la niebla autoritaria de viejos despotismos, del Estado totalitario. En este tiempo en que tanto se habla de la libre determinación de los pueblos, de guerra al imperialismo, del anticolonialismo, se esclaviza al hombre y se le trata, en el sistema comunista, como una propiedad del Estado. Y el marxismo-leninismo, que se dice un sistema revolucionario, hace del Estado totalitario el centro del poder social, constituido como dueño de la tierra y de los hombres. Es lo cavernario que vuelve, lo autoritario que avanza, desde el fondo de los siglos, hasta el presente y eleva cuarteles y cárceles, para detener al hombre en su avance hacia el porvenir. Dos realidades inhumanas existen que

avergüenzan la civilización actual, el inconforme con el Estado, y el parón de Alemania Oriental, con el que se encierra y enjaula a todo un pueblo, esclavizándolo y forzándolo a vivir emparejado.

Respondiendo a tus letras, en lo referente al medio de organizar la nueva sociedad, libre y fraternal, preveo la exclusión radical del Estado, totalitario o democrático. Ambos sistemas son incompatibles con los derechos del hombre para ser libre y dueño de su vida. En el mundo del mañana no ha de tener lugar la política y la economía de Estado, por mucho que se distraiga éste de liberal y democrático.

Si ayer unos hombres eran dueños de otros, imperando la esclavitud y la servidumbre, y hoy, en cambio, el hombre se ve forzado a negociar su actividad productora en un alquiler de sus cerebros y sus brazos al Estado y al capital, la vida del mañana tiene necesariamente que ser distinta y opuesta a todo esto. El mundo del futuro será de libre y consciente cooperación, si realmente se propone la felicidad y bienestar de la humanidad.

Retornando a los valores de la libertad del hombre y sus principios morales, reafirmaremos nuestro concepto de la igual libertad de todos, que se diferencia totalmente de esa libertad que sólo es de algunos privilegiados políticos y poseedores. Nos lo dice muy bien, ese hombre de ciencia, que fue Alexis Carrel, en sus libros, en estos términos: «La libertad de que goza la mayoría de los hombres no es de orden económico ni intelectual ni moral. Los que nada poseen tienen solamente la libertad de ir de turguro en turguro, de taberna en taberna y de leer mientras en una u otro periódico, o escuchar una radio con esta propaganda o bien la otra, con propaganda opuesta y finalmente ir a votar. Son libres políticamente. Económicamente son esclavos. La li-

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido. En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinteto» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

LA S, nos sirve en esta ocasión para significar y señalar que, en la pretendida Salvación de España, permite saber que el régimen espurso, harto de sadismo, no sabe en donde encontrar una salida. Los sediciosos de 1936, los perjurios, están convencidos, saben muy bien que no han logrado avanzar en sus intentos de seducción y destajo emisional; que no tienen la confianza ni la adhesión del pueblo, saben que el pueblo que los sufre y los soporta, está por el imperialismo de las fuerzas armadas opresivas y opresoras, condenado a padecerlos. España que fue en Europa, la primera nación, el único país que demostró la virtualidad de tener un proletariado capaz de luchar por su emancipación, sigue sufriendo por causa de la invasión del capital extranjero, la ignominia de la dictadura que incapaz de reconocer sus fracasos, se pretende prólogo «rogando al Señor» y «consagrando al Corazón de Jesús». Con el botín del saqueo, los grandes negocios del Straperlo gubernamental, las ayudas del arsenal de las Democracias, el creciente déficit de la balanza de pagos, el progresivo monto

bertad, en el régimen del Estado democrático no existe más que para los poseedores. Les permite aumentar su riqueza y gozar (sin derecho) de toda la variedad de los bienes de este mundo.»

Y el mismo científico, enjuicia el mundo actual ciertamente, en lo individual y social, pero no centrando las causas, como debiera hacerlo, en la política y la economía del Estado, totalitario o democrático. Ambos sistemas son incompatibles con los derechos del hombre para ser libre y dueño de su vida. En el mundo del mañana no ha de tener lugar la política y la economía de Estado, por mucho que se distraiga éste de liberal y democrático.

Si ayer unos hombres eran dueños de otros, imperando la esclavitud y la servidumbre, y hoy, en cambio, el hombre se ve forzado a negociar su actividad productora en un alquiler de sus cerebros y sus brazos al Estado y al capital, la vida del mañana tiene necesariamente que ser distinta y opuesta a todo esto. El mundo del futuro será de libre y consciente cooperación, si realmente se propone la felicidad y bienestar de la humanidad.

Retornando a los valores de la libertad del hombre y sus principios morales, reafirmaremos nuestro concepto de la igual libertad de todos, que se diferencia totalmente de esa libertad que sólo es de algunos privilegiados políticos y poseedores. Nos lo dice muy bien, ese hombre de ciencia, que fue Alexis Carrel, en sus libros, en estos términos: «La libertad de que goza la mayoría de los hombres no es de orden económico ni intelectual ni moral. Los que nada poseen tienen solamente la libertad de ir de turguro en turguro, de taberna en taberna y de leer mientras en una u otro periódico, o escuchar una radio con esta propaganda o bien la otra, con propaganda opuesta y finalmente ir a votar. Son libres políticamente. Económicamente son esclavos. La li-

berdad, en el régimen del Estado democrático no existe más que para los poseedores. Les permite aumentar su riqueza y gozar (sin derecho) de toda la variedad de los bienes de este mundo.»

Y el mismo científico, enjuicia el mundo actual ciertamente, en lo individual y social, pero no centrando las causas, como debiera hacerlo, en la política y la economía del Estado, totalitario o democrático. Ambos sistemas son incompatibles con los derechos del hombre para ser libre y dueño de su vida. En el mundo del mañana no ha de tener lugar la política y la economía de Estado, por mucho que se distraiga éste de liberal y democrático.

Si ayer unos hombres eran dueños de otros, imperando la esclavitud y la servidumbre, y hoy, en cambio, el hombre se ve forzado a negociar su actividad productora en un alquiler de sus cerebros y sus brazos al Estado y al capital, la vida del mañana tiene necesariamente que ser distinta y opuesta a todo esto. El mundo del futuro será de libre y consciente cooperación, si realmente se propone la felicidad y bienestar de la humanidad.

Retornando a los valores de la libertad del hombre y sus principios morales, reafirmaremos nuestro concepto de la igual libertad de todos, que se diferencia totalmente de esa libertad que sólo es de algunos privilegiados políticos y poseedores. Nos lo dice muy bien, ese hombre de ciencia, que fue Alexis Carrel, en sus libros, en estos términos: «La libertad de que goza la mayoría de los hombres no es de orden económico ni intelectual ni moral. Los que nada poseen tienen solamente la libertad de ir de turguro en turguro, de taberna en taberna y de leer mientras en una u otro periódico, o escuchar una radio con esta propaganda o bien la otra, con propaganda opuesta y finalmente ir a votar. Son libres políticamente. Económicamente son esclavos. La li-

berdad, en el régimen del Estado democrático no existe más que para los poseedores. Les permite aumentar su riqueza y gozar (sin derecho) de toda la variedad de los bienes de este mundo.»

berdad, en el régimen del Estado democrático no existe más que para los poseedores. Les permite aumentar su riqueza y gozar (sin derecho) de toda la variedad de los bienes de este mundo.»

VIROGA Y SU HERMANA (1)

HAY responsos laicos, amigos jóvenes. Hay responsos de intima emoción que no pueden quedar inéditos. También nosotros hemos de contar y cantar nuestros muertos. Cantar con sordina apenas.

Entre la juventud de valía que ha muerto en los climas desahuciables del destierro, contamos con señalada dedicación un nombre preclaro: Viroga (Reducción concreta de Vicente Rodríguez García).

Viroga era un joven animoso y evolucionado por convicciones fervientes. Era el empuje juvenil que despertaba magnificamente. En medio de complejidades y tragedias, Viroga tenía una reserva tan abundante de reacciones vitales, que éstas quedaban agotadas en los primeros tiempos del exilio por el trabajo. Y aquel Viroga tan inteligente y tan cauto, aquel Viroga tan buenazo, murió con los pulmones destruidos, y, ¡ojido, vagos de café y de pasillo!, con el hacha de leñador en la mano.

Fui testigo de su primera juventud en Cataluña. Cuando tantos temperamentos de temple se perdían por los pasillos de los comités, Viroga estudiaba con un método ejemplar. Cuando la retórica de calco dominaba el ambiente, Viroga se imponía la saludable labor de capacidad y originalidad que consiste en no repetir mal lo que otros han dicho bien.

Convivió con Viroga y Peirats unos meses en aquella «Acracia» (2) inolvidable de Lérida (1936 al final) que habrá de quedar siempre en Cataluña como un exponente opuesto a todos los equívocos del conformismo. Sosteníamos el periódico contra viento y marea en pugna con los colaboradores, y teníamos luchas diarias con los comités y con los autos de los comités, entregados lamentablemente a la colaboración como hecho consumado, es decir, entregados a una granizada, que también es un hecho consumado.

Viroga escribió un día esta gaceti-lla: «Leemos que el ministro tal ha salido de Valencia para Barcelona. A nuestra vez publicamos que Pérez y Pérez se traslada de Cervera a Tàrraga.»

Simple palabras que dicen más que un discurso. Palabras expresivas, dignas a pesar de su aparente nimiedad, de figurar en una antología periodística. Con Viroga perdimos la primera pluma del movimiento juvenil libertario.

La figura de Viroga no se borrará de nuestra memoria. Ni su ánimo esforzado, inteligente siempre, razo-

nado y equilibrado. Era un verdadero irreductible, pero su comprensión atenuaba su irreductibilidad hasta hacerla saludablemente contagiosa por lo amable que era. Tenía el don de dar en una frase de tres minutos la síntesis de lo que oía con paciencia durante hora y media. Iba al fondo de las cosas y desconcertaba su firmeza, no exenta de humor, las arremetidas de los pedantes.

Este temperamento tan nivelado, nacido en Andalucía y formado en Cataluña, tenía una hermana de mediana edad que él, miña todavía en 1936. Era ella para los que hacíamos «Acracia», una especie de mascota, una hada infantil, estudivosa y amable como su hermano. Nos pedía pajaricos de papel y bombones, deseaba escribir a máquina con todos los dedos y aún le parecía tener pocos, correteaba por la imprenta haciendo mil preguntas, dibujaba gatos y autos con graciosa soltura, quería retratarse con sus amigos de la veintidós junto a las mesas de la Redacción y daba réplica a todos con atrayente inocencia. Su hermano era su maestro, ¡y qué maestro!

La cultura no era para Viroga un lugar común. Desgraciadamente lo es para muchos jóvenes, que pueden leer doscientos discursos preconizando la capacitación, pero sin capacitarlos ellos ni el orador. Y es que el deber —como dijo Oscar Wilde— es lo que se espera que hagan los demás.

Viroga era uno de los primeros valores juveniles por su alejamiento de tertulias y pasillos, por su risa comedida —hecha de saber y hacer— ante cualquier baladronada, por su pluma maestra, por su esfuerzo que no tenía descanso para el estudio y, sobre todo, para mejorar los métodos propios, por su pasión de aprovechar el tiempo, por su valor probado el 19 de julio, por sus iniciativas favorables a que se encaminaran los compañeros jóvenes por una ruta luminosa, puesto que los viejos están congelados por los cuentos de miedo. Todo este mundo interior autodidacta, todo este complejo de inquietudes, tempestades y filtradas por la serendipia, se reflejaban en su hermanilla, la gentil criatura —Rosario— que para mayor desconuelo de la madre y de los muchos hermanos que tenía entre nosotros, acaba de morir en Albi. La pasión estudivosa había llevado a Rosario a dignificar las aulas universitarias y a emprender con lucidez extraordinaria los estudios de Medicina.

Ahora la madre, de paso por Toulouse, ha llamado a los íntimos de sus dos hijos muertos. Nos hemos confundido en un abrazo largo y apretado. La buena anciana no sabía que decirnos. Su dolor entrañable y silencioso nos ha conmovido en medio de la vida que transurre tan inclinada a todas las falsedades, a todas las escapatorias del ideal, a todos los remordimientos y a todas las frivolidades. Ha sido una hora buena profundamente triste, una hora de recuerdos amargos. Una hora ya sin esperanzas para la madre desolada. ¡Descubrios ante este dolor sin límites!

Hermanos nuestros, unidos ahora en la muerte, como si no hubiérais podido vivir uno sin otro, seres de selección, refinados de un mundo que dejáis sin refinar, seguidlos siendo nuestros siempre, siempre... ¡De profundis!

(14 febrero 1946.)

(1) Nos complacemos en reproducir uno de los relatos que en «Tipos Españoles» ha estampado, nuestro querido Alaiz, y que «Umbral» a recogido en dos volúmenes que ningún estudivo debe ignorar, por su valor literario y al propio tiempo para incrementar la obra editorial de nuestras publicaciones.

(2) Diario confederal.

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD»

Remigio LUNA

Pico de Orizaba y

ADMIRABLE y generosa la vibrante formación que tiene sus reales de los límites del distrito de Bravos a los términos del ajuste de Chiapa, y en cuyo grabado sobresalen, en juego de recias figuras, el agosto Orizaba y los valientes guerreros de la Sierra de los Mimbrés, con el sello dorado, la enseña diversa y el tanto de poesía eterna de sus grandes dominios. Pilar de afectos. Pleza de venerables signos, valores y atributos. Terreno de cactus. Lucero de candores. Prenda mexicana de recuerdos. Area de buenas costumbres. Estampa adorable que atrae por el aura de sus tonos, y que inclina y embelesa, en gala ideal, por la virtud y el encanto de sus vivos pormenores.

Como si el grave y excelso Uitzilpochihli, por una de sus dignidades, de alto imperio en las luchas y combates, hubiera realmente concebido todo un vasto plan de defensa, con puntos y puestos más o menos destacados, de avanzada, existe la gratia unión de Tres Marias y el anacorado conjunto de Revillagigedo. Del mismo modo se hallan, en ambos lados del país, entre otras, las perlas de Cozumel, Madre, Alcatraz, Sta. Margarita, Cerros, S. Juan, Carmen y Guadalupe. En el grupo de Revillagigedo, a unos 550 kil. del cabo Corrientes y del territorio de Jalisco e inmediatos de la costa peninsular, se encuentran, especialmente, las islas Socorro, S. Benedicto, Roca, Carrión, etc. Ellas suman 186 kilómetros cuadrados.

En el caso de las religiones, como en el asunto de muchas cosas, suele darse lo de una especie o carácter de espera interesada. Con bastante frecuencia, personas, en la oración, a las veces, mismo acentúan el ruego de cierta índole, ello, por si acaso logran lo que es de su gusto en algún aspecto, o lo que, realmente, más bien o en rigor, les es necesario. El desapego al provecho personal tiene consiguiente, en honor, la palma de los elogios. No obstante, desde uno no sabe cuándo, lo condicionalista, por su parte, representa un motivo de mucha fuerza. En orden de apuntes, el sublime y prodigioso Quetzalcóatl, señor del aire, y de otros elementos que fue desterrado y que pasó a los espacios por obra de los celos de otras divinidades, el concepto de las serendipiees, en el hondo sentir, le estimó completamente satisfecho con las buenas ofrendas a base de flores y frutos. Por contra, sobre otros ídolos, la opinión fue, en todo tiempo, muy diferente. Sin embargo, existieron pre-

ferencias de tribu. De la misma manera, alguna vez, llegó a producirse en un curso, el cese de pleitesía con respecto de una imagen sagrada. Por entre las sombras del ayer, si no resulta excesivamente fantástico, parece que, en una de las alteraciones, puede por culpa del «Gulf-Stream» (corriente que va del golfo de Méjico a Noruega y que fue señalada en 1513 por Antonio Alaminos), o bien, por no estar contentos del espacio que ocupaban, el Océano Atlántico y el mar Caribe o mar de las Antillas, de la noche a la mañana, sin encomendarse a los buenos ni a los malos espíritus, se pusieron a presionar en dirección del oeste, en medio de una tormenta. For no ser menos, acto seguido, el Océano Pacífico entró en fuerte movimiento. Ni que decir, por estas embestidas que, desgraciadamente han tomado, sus magnitudes, vinieron a salir ganando los golfos de Méjico, Tehuantepec y California. Como es natural, las gentes se alarmaron, y, en el trance, dirigieron sus ruegos a Tlaloc, por su inmenso poder sobre las aguas y otros elementos del radio de su competencia. Pero el daño continuaba como si no hubiera remedio de ninguna clase. Eso era demasiado, en todos los sentidos. Mas, por fin, advino la calma, y con ella se fueron terminando los recelos y las grandes inquietudes.

En premio de su intrepidez, Vasco Núñez de Balboa (1475-1517), por tierras del Panamá, en 1513, llegó a la dicha de tener ante sus ojos el Océano Pacífico.

La brillante unidad mejicana se halla en el Trópico de Cáncer. La extensión de la misma es de 1.981.000 k. c. Ella figura por entre los 15° y 32° 42' de Latitud Norte y los 89° 54' y 119° 27' de Longitud Oeste. El título que ostenta deriva del nombre mágico e inmortel del eximio y arduo Maxihli. En una época, tuvo el denominado de Nueva España. No obstante, restan todavía las designaciones de Guadalupe, Durango, Zaragoza, Medellín, Salamanca, Zamora, Valladolid, Santiago, Mérida, etc. Entre los cabos Catoche y S. Antonio, el estrecho de Yucatán impide el completo contacto o reunión de la zona con el territorio de la isla de Cuba. Separando el golfo de Méjico del Gran Océano o Inmensidad del oeste, el Istmo de Tehuantepec, de 216 k., presenta algunos espacios o terrenos de unos 207 metros de altura. En él sería de un gran fruto la construcción de un nuevo canal. Como salientes o espigones, existen los cabos y puntas de S. Lázaro, Corrientes, S. Lucas, Rojo, Catoche, etc. Entre el golfo de México y el mar de las Antillas, la península de Yucatán, principalmente, abraza los distritos de Izamal, Quintana Roo, Hucunucá, Campeche, Tehán, Valladolid y Progreso. En el mismo plano, Uxmal, Tikookob, Haeelchacán, Maxcanú, Temax, Acanceh y Carmen. De la misma forma, Tical, Bolonchéon, Tizimin, Champotón, Motul, Peto y Espiritu. Las costas del Yucatán fue-

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1.50 frs. Pídase a esta Administración y a la de «Espoir» de Toulouse.

Murió Uriel García

Una carta lacónica y llena de tristeza, nos ha traído la noticia de la muerte de nuestro estimado amigo desde muchos años, el culto catedrático Sr. José Uriel García.

Por la carta que mencionamos, nos ha sido notificado de que el día 27 del pasado mes de junio, había dejado de existir en la ciudad de Lima, el cultísimo historiador e ilustre escritor de nuestras cosas.

Desde muchos años, mantenía una correspondencia epistolar con nosotros. Recibíamos la revista de la Universidad de Bolivia, que siempre nos mandaba, y en la que colaboraba este bardo de la pluma.

Un día nos atrevimos a solicitar su colaboración, la que en verdad no se

hizo esperar, y, antes de que llegara su carta, ya había llegado su trabajo para el «Suplemento Literario». Después, este gran amigo, siempre ha mandado sus sendas colaboraciones.

En la última carta, que nos mandó el día 5 de junio, nos anunciaba su delicado estado de salud, el cual le imposibilitaba salir de casa, y que para moverse de su dormitorio al escritorio, tenía que hacerlo amparado de unas muletas. Nos decía que estaba preparando un libro, y también un montón de cuartillas para mandar para la revista «Umbral», de la que era un fiel admirador, a la par que colaborador.

El Sr. Uriel García, no se rotulaba nada, pero creo muy sinceramente podía dar lecciones de hombría y de bien a muchos de los vivientes.

No era creyente de ningún fantasma; amaba la vida, y, muy especialmente la naturaleza, como tantas veces nos decía en sus cartas, que era en las montañas en donde se inspiraba dando clases a sus discípulos.

Durante muchos años, fue el profesor más querido y respetado de la Universidad San Marcos, de la ciudad de Lima. Al sentirse enfermo hubo de abandonar sus tareas docentes en contra de la voluntad de estudiantado, que lo amaba mucho, y de los profesores de la misma Universidad.

Ojalá las dictaduras en donde ellas existieran, y muchas veces nos hablo del deplorable concepto que tenía formado del franquismo, y muy especial del mismo Franco.

Las letras peruanas y de toda América, pierden con su muerte a un aludido del pensamiento libre, y a un historiador de primera magnitud.

Estimaba mucho nuestras publicaciones de París, y como nos demostraba era un verdadero enamorado del arte. Precisamente en su última carta nos decía, que había recibido el número de «Umbral» que le faltaba en su colección, y que nosotros le habíamos mandado.

Ahora se nos ha marchado, y en dos hojas que su familia nos manda desde Lima, de lo que referente a su muerte se refiere, verán los compañeros como él accionaba, y como no deseaba ni rezos ni actos religiosos alguno.

Muchas veces nos decía el respetable amigo, ser enemigo del lujo, que amaba mucho la sinceridad y por encima de todo la libertad.

Nuestra ofrenda floral a la memoria del amigo, al que siempre recordaremos por su abnegación y su bondad.

Mercedes y Lone

La necesidad del momento social

(Viene de la pág. 4.)

lo que no deja de ser conveniente y deseable por parte de cada uno de los núcleos estatales. El mal no puede así suprimirse seriamente y vencerse, aunque se contenga de momento.

Esta situación favorece la acción de las fuerzas progresivas y serían éstas insensatas si desaprovecharan la ocasión. Si las fuerzas oficiales resisten ahora a la guerra, si resisten como un simulacro, cabe que las fuerzas humanitarias tan débiles ahora se afiancen en esta ocasión. Estas fuerzas traicionarias su propia causa permitiendo inactivas ahora. Y por lo que respecta a la fuerza proletaria no abstencionista, haría bien en no forjar cadenas para sus hermanos. El aislamiento de fuerzas progresivas, humanitarias y obreras, no tiene razón de ser por una causa tan humana.

Si existe verdaderamente totalismo socialista, comunista o sindicalista, es hora de separarlos del fanatismo doctrinario que tanto daño les hizo. Para los libertarios no existe la predisposición fatal, aun cuando hayan pasado ellos también por una enfermedad infantil. Existiendo como existían unos millares de colectivistas y unos centenares de comunistas, unos y otros se mezclaron en reyertas horribles. Unos excluyeron a otros y éstos en presencia de millares y millares de indiferentes y adversarios. Desde 1918 se vio que estas reyertas significaban la guerra entre socialistas, habiendo multiplicado y agrandado el fascismo estos desastres. En un medio libertario y humano no de-

ben existir exclusivismos doctrinarios. Las fuerzas progresivas quedaron separadas por la colisión de aquellos exclusivismos que no son cuestiones de dignidad ni intereses ideales sino manifestaciones de autoritarismo con su fé única que es una hoguera para los herejes, no existiendo en el salvajismo doctrinario el prójimo más que como enemigo sólo por el hecho de vivir en un poblado inmediato.

Si me expreso con brusquedad, que se me disculpe. Querría contribuir a propagar que tal vez la gran acción colectiva de estos meses es una luz esperanzadora y convendría hallar medios sucesorios para que siguiera avanzando la causa del progreso universal. Nunca quise mezclarme en política y no podría ni querría aconsejar a los camaradas que se mezclaran. Pero creo que los compañeros no sólo han de vivir en los grupos y en los sindicatos sin mezclarse en la vida general y en los grandes movimientos. La situación a que me referí es temporal, neutral, pero representa un cambio en la indiferencia y en la inmovilidad. Surgirá lo que se sepa aportar como valor humano, liberal y progresivo, en la medida de lo posible libertario y revolucionario. Uno tras otro, no los dos a la vez, a medida que venganzan en España y en el resto del mundo, cuando escribo estas palabras, pero sólo cuanto con el excelente altavoz libre de esta revista para propagarlas.

Max NETLAU

(Extraído de «La Revista Blanca», año 1935.)

Frases selectas de Rodolfo Rocker

(Viene de la pág. 4.)

nales y en particular de la A.I.T., si queremos facilitar la victoria a nuestros movimiento y al socialismo libertario.

Como en la religión Dios es todo y el hombre no es nada, así en la política el Estado es todo y el ciudadano nada. Ambas máximas de la autoridad terrestre y celeste, el «Yo soy el señor, tu Dios» y el «Sed sumisos ante la autoridad», crecieron juntas desde los orígenes más remotos, como hermanas gemelas.

Lo mismo que el problema de la mejor religión era antes el control de las rivalidades entre las distintas escuelas teológicas, así giró el cerebro de los políticos siempre alrededor del problema del «mejor gobierno». Y lo mismo que en el dominio de la religión hay judíos, islamitas, católicos, protestantes, mormones, se encuentran en el dominio de la política monárquicos, constitucionales, republicanos, democráticos o bolcheviques, que se tiran recíprocamente de los cabellos, pero que sin embargo —consciente o inconscientemente— persiguen el mismo objeto.

Todos los partidos no son en realidad nada más que Iglesias políticas que sirven a su manera al Estado, y lo mismo que cada Iglesia de los sistemas diversos de religión según su propio rito, proclama la gloria de su Dios.

Millones de criaturas humanas están abandonadas de su vida entera en

la más horrosa miseria, en medio de una abundancia criminal, que cotidianamente zumba ante sus ojos voraces de una manera ostentativa, y sin embargo, guardan fieles los mandamientos del llamado derecho de propiedad, como un creyente guardaría los mandamientos de su Dios.

Ibese reconoció el punto frágil de nuestro intelecto cuando puso en boca de la señora Alving estas palabras: «No sólo nos rodea lo que hemos heredado del padre y de la madre. También todos los conceptos viejos y muertos imaginables y toda suerte de muertas creencias y así sucesivamente. No vive en nosotros, pero a pesar de todo está en nuestra sangre y no podemos quedar libres. Si como un pedregal en la mano y leo, me pase algo así como si viera espectros deslizarse entre las líneas. En torno al país deben vivir espectros. Deben ser tan numerosos, creo yo, como la arena del mar. ¡Y además todos somos tan miserables latifundios, unos como otros...!»

Sólo en el primer día de nuestras revoluciones zumban a nuestro alrededor los relámpagos del crepúsculo de los dioses; pero al segundo día nos arrojamos ya otra vez ante nuevos altares. Y si uno de la generación de los señalados viene a nuestro medio para atravesarnos con el sentimiento de su humanitarismo, lo llevamos a la guillotina o lo vestimos con los atributos de la santidad. Los fariseos hacen morir a un hombre en la cruz, pero tres días después de su muerte hacen surgir de su tumba la

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-84
Redaction et Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 28-02
Tel. Imprimerie : BEL. 27-73

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

GREGORIO QUINTANA

COMENTARIO TRANSCENDENTE

HAN transcurrido ya dos semanas desde el término del Congreso de Montpellier, y el eco aún zumba en nuestros oídos y repercute en nuestras mentes. El giro y el contra de una labor realizada, ahora se lo hace uno mismo a solas, consigo mismo, ausente de una sala sometida al grado pasional de 160 delegados empeñados en la defensa enragé de los puntos de vista de sus respectivas federaciones locales. Por incidencias de dureza, es posible que la parte negativa del Congreso aconseje a algunos la persistencia conflictiva, error que no conducirá, o conducirá, a ninguna parte al cenetismo. Lo lógico, lo cuerdo, es perseverar en lo bueno, darse todos un baño de reflexión que nos regrese al sosiego, que no nos impela al yerro, a volver a las andadas en aras a una España que en 1945 abandonamos de hecho, ya que no de palabra, perdiendo una ocasión única y hermosa divididos, alocados por acaloramiento meridional, ibérico, o lo que se quiera, pero de buenas consecuencias para la estabilización de Franco en ese Poder que aún detenta. Por donde se ve que triunfos, en casa no hay dios que lo obtenga, puesto que a todos, yo, tú, él, y España—nos alcanza un cacho de nueva derrota. En la incompreensión, en la inducta, todos saldríamos perdiendo.

Mírese el panorama confederal del interior. Voces autorizadas nos dieron un apéndice del mismo, un diagnóstico por cierto. La función, en ningún caso ganada por Franco, tampoco acude a la C.N.T. y a los partidos. Seguros de un acodo exterior, ciertos jóvenes se inclinan, sin mucha convicción excesiva, por el comunismo, mientras otros, convencidos del soporte clerical, se acercan al sindicalismo de sacristía. Aparte unos muchachos enamorados de la mística anarquista, nosotros no disponemos en España que de hombres cincuentones, y aún con más edad a cuestas, dispuestos a realizar nuestra sindical pesa a la, soledad y al peligro de abandono a que están expuestos por carencia de esa solidaridad internacional que los demás sindicalistas del país disfrutan. El único espaldarazo, el solo soporte, estos esforzados compañeros lo tienen en nosotros, y si nosotros los decepcionáramos una vez más con nuestras rencillas, mereceríamos la condena de centenares de miles de madres españolas en clamor unánime. ¿Hemos meditado lo suficiente la gran responsabilidad (ahora que tanto se habla de ella) que nos alcanza, cuando malograramos el éxito de la causa, habiendo, tantos miles de hermanos nuestros, ofrendado tranquilidad, salud y vida por ella?

Bien se nos alcanza que la literatura de guerra, que nos anima, bien puede extorsionarnos nuestro deseo, o darnos a creer que lo superfluo es mejor que lo hástico. La historia de los hombres rebosa confusionismo y errores, y en nuestro caso sería lamentable la resurrección del yerro, por el daño irreparable que un tercer tropiezo (1933, 1945, 1965...) podría irrogarnos. Puede haber quienes osen jugar fuerte creí-

dos ya de que el Movimiento cabalga un Clavileño, un caballo de ilusiones, y que lo menos pueril es agregarse a la sociología hacendera (?) del Estado. Todo son opiniones, todo son libertades que no niegan a nadie. Pero lo nuestro es cosa vivida, realidad patente, hecho tan consumado, que ya la historia imparcial lo recorda. El silencio orquestado o coincidente de los partidos con respecto a la Confederación ha sido roto, puesto que libros aparecen ocupándose de nuestras ideas y de las consecuencias morales, políticas y económicas de las mismas. El franquismo, haciéndole el caldo gordo al comunismo al ocuparse sistemáticamente de un sindicalismo marxista que en las regiones de ralgambre anarquista prácticamente no existió, ha sido puesto en evidencia, sin siquiera mentarlo, por eronistas de la verdad recientemente aparecidos en la propia España.

Que en la península no dispongamos de grandes sindicatos y que la juventud de hoy, no franquizada, pero desidealizada por la corrupción y la tensión inquisitorial del régimen, no responda a nuestros deseos, no implica que

debamos sustraernos, derrengarnos, ceder paso a los ajenos en gracia a una propaganda sistemática y de grandes vuelos practicada por dos totalitarismos: comunista y franquista, y por las agencias de facturación burguesa que más prefieren propalar la mentira y la antihistoria que la verdad libertaria.

Queremos decir, que contra viento y marea en España existe solera libertaria, conducta libertaria, hechos de cariz estrictamente libertario. Queremos decir, que una riqueza emocional, una fortuna de realidades positivas como las nuestras, ningún sector social o político sería lo suficientemente imbécil para desdenar, y esa imbecilidad no nos ogerá a nosotros. En anteguerra era más difícil sostenerse encima de Clavileño, cabalgar una nube de ilusiones, y, sin embargo, propáramos, y combatíamos seguros, convencidos, esperanzados. Hoy que nuestras ideas han pasado por el tamiz de la práctica, que se hallan imantadas de verismo, sería inconcebible que las posponiéramos en favor de un sindicalismo de nevera, de vejez con caldo de leyes, de igualita-

rismo hablado, y con sanción buscada en el archivo de la jurisprudencia democrático-burguesa.

Pocos o muchos, tantos o menos presentes en el paleoque, quedamos compañeros en España y en el exilio, en tanto nuestro crédito permanece, y aun aumenta, a medida que nuestro historial y nuestro propósito son analizados. Grandes sabios extranjeros al anarquismo caen en la cuenta de que éste es tabla de salvación ante la crisis del mundo, y habrá que ser en casa menos españoles para ver que nuestro sindicalismo es un recurso nuevo para restablecer el equilibrio social humano. Con sólo mantenernos constantes, unidos y firmes, no sólo reconquistaremos el campo español, sino que nos introduciremos, moralmente, en todos los ambientes externos donde reina inmensa desazón a pesar de seguridades presunidas, pero de hecho fingidas.

La realidad de hoy es furiosamente autoritaria, de donde el fracaso de la sociedad. Queda por experimentar el comunismo libertario, y bien haya el compañero que en la hora de la verdad esté presente.

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL Y LA RENOVACIÓN DE LAS ACTIVIDADES PROGRESIVAS

(Continuación y fin)

DESPUES de una victoria se perfila el peligro de las influencias autoritarias. He aquí lo que al respecto propone Kropotkin, algo que no se discutió mucho y que vale la pena examinemos en la época de las pretensiones totalitarias. Propone *trabajar al margen*. Este concepto se deriva de sus estudios históricos. «En la Gran Revolución de 1789-1794, las secciones de París, y de otras grandes capitales y los Municipios revolucionarios en los pequeños poblados fueron los que, superando a la Convención y a los órganos provinciales del Gobierno revolucionario, se dispusieron a ensayar tentativas de reconstrucción económica y de libre acuerdo de la sociedad...» Para la Comuna (cuya historia le interesaba por aquellos años, pero que no podía escribir sin permanecer cierto tiempo en París) vió aquellas tendencias más avanzadas representadas por los que comprendían «que el pueblo no solamente no debe dejar las armas, sino que ha de mantener al margen del Consejo (miembros de la Comuna) su organización íntima sus grupos federados. De estos grupos, y no del Ayuntamiento (Hotel de Ville), habían de salir las medidas necesarias para el triunfo de la Revolución. Desgraciadamente se dió una cierta modestia en los revolucionarios populares apoyados en prejuicios autoritarios, muy arraigados en aquella época, lo que llevó a los grupos federados a la ignorancia total del Consejo (la Comuna) actuando como si ésta no hubiera existido y abriendo una era nueva de construcción social.»

Estas líneas contienen, dicho sea al margen, lo que al historiar la Comuna hubiera tratado de probar Kropotkin. Se trataba de la parte avanzada de esta federación de batallones de la guardia nacional, formada

en el sitio de París, y cuyos delegados fueron los que formaron el Comité Central. Este Comité según los nuevos hombres de Estado de la Comuna elegida el 26 de marzo no tenían razón de ser entonces, mientras que el Comité pensaba nada menos que en marcharse. Hubo rivalidades y enemistades. De durar la Comuna se hubiera producido hostilidad entre los dos fracciones. Si entre la minoría socialista de la Comuna y los delegados avanzados del Comité hubiera habido relación —y es probable que la hubo—, un día u otro, la mayoría jacobina de la Comuna hubiera expulsado a los otros o los hubiera fusilado. Si treinta años antes hubiera recogido Kropot-

por Max NETTLAU

kin, en Ginebra o en Londres, estas actuaciones incipientes hubiere podido poner en claro algo de lo que quedó a oscuras. Treinta o cuarenta años después de 1871, esta tradición debió estar muerta o poco menos y hubiera habido el riesgo de exagerar las proporciones de estas corrientes tan mezcladas.

Se comprende bien que insista sobre la acción directa local, creadora de la vida social nueva por influencia de los iniciadores libertarios sin contar con ninguna pretensión autoritaria cualquiera que fuera su origen. Malatesta pensaba lo mismo, y sobrevivió el espíritu de la Alianza y de la Fraternidad de Bakunin.

No fue Kropotkin el hombre del comunismo anarquista al minuto o en veinticuatro horas, ni el hombre capaz de abdicar ante el sindicalismo, como han pretendido algunos. Fue quien comprendió mejor las dificultades de la transformación social, que tantas causas hacen necesaria e inevitable, y buen número de factores hace posible, mientras que obstáculos graves, subsistentes todavía, y las primeras tentativas eran necesariamente imperfectas si no eran abortivas.

No perdía sus esperanzas y procuraba con ahínco analizar y separar los conceptos, a buscar los elementos vivos y activos para coordinarlos. Dijo tal vez más que nunca que era el tiempo de los sembradores de ideas, de nuevo preconizaría audacia y más audacia y comprendería perfectamente la nulidad intelectual y ética de sus adversarios, cualesquiera que fuera.

Europa está muy enferma pero en la agerona. Un médico con experiencia social sería probablemente el más indicado para diagnosticar con exactitud y proponer remedios. Es preciso darse cuenta de las fuerzas atrofiadas, de las que están vivas y de las que están debilitadas. Es necesario conocer lo que son perjuicios primarios y secundarios, lo que son recursos y defensas generales del organismo y apreciar las posibilidades de curación lenta o rápida. Virtualmente, el socialismo parlamentario se extinguió como tal (socialdemocracia) o bien se confundió con los partidos de izquierda (Inglaterra, Francia), o se convirtió en uno de tantos partidos gubernamentales moderados (Países Escandinavos). No es fascista, ni quiere declararse bolchevique. Estas son dos virtudes que más bien podríamos calificar de modestas. Pierden terreno a pesar de todo, contando con los que proponen planes quinquenales y otras panaceas de signo

social. Esto es lo que se hace en Bélgica, en Francia y en Holanda, suponiendo un esfuerzo para la teoría del Estado, paralelo al fascismo y al bolchevismo. La reacción se dirige en todo el mundo hacia la parálisis de todas las fuerzas progresivas, y quiere la serpiente absoluta, el profundo odio de los odios pretéritas. Esta pretensión no puede ser productiva, no puede realizarse más que a expensas del signo de vida, reducido ya, de la explotación, o a expensas de las aventuras guerreras, *chantage* mundial, puesto que puede producir por sí otras guerras.

La carrera del fascismo está contenida y no tiene más recurso que hacerse recompensar para no proceder de peor manera. Los otros Estados creo que están a punto de controlar y localizar al fascismo, conteniéndolo poco a poco. Es posible que esta localización del mal se haga sistemáticamente por fuerzas poderosas, pero también es cierto que esas fuerzas no tienen interés en dar libertad a las desdichadas muchedumbres, porque la impotencia de éstas en la época presente no es perjudicial para sus rivales comerciales y porque su estatismo extremista permite a los demás Estados ampliar su influencia. (Sigue en la pág. 2.)

LAS PREOCUPACIONES DE JOHNSON

TODO jefe de gobierno, todo jefe de partido, todo dirigente «consagrado» e inamovible, de no importa que organización política o sindical, se halla sujeto a imperativos insoslayables. En primer lugar debe hacer creer a sus gobernados, si es jefe de estado; a sus electores, si es jefe de partido; a sus electores, si es jefe de una organización, que gobernados, dirigidos o electores gozan de las enteras prerrogativas de la democracia, o de «la libertad de opinión». Que en todo lugar y momento pueden exigir cuentas «al hombre de la hora». Pero queda siempre opción y facilidad, a «este hombre de la hora», para hallar motivaciones y justificantes a todas y cada una de las decisiones o actitudes, bien sea para trazar la línea general de conducta al conjunto social que de él depende, o bien sea para desembarazarse de adversarios supuestos o reales. Una cierta mística a la personalidad sirve a tales fines.

Johnson, el jefe de los Estados Unidos, tiene sumo cuidado y suficiente habilidad para hacer creer a sus administrados, que todos sus gestos, actos, declaraciones, planes y gestiones, corresponden a necesidades directas e inaplazables del pueblo norteamericano. Contra todos los vientos contrarios, el Estado en aguas procelosas y en condiciones atmosféricas amenazadoras, Pese a todo ello sus administrados creen a pies juntillas —salvo las excepciones que se hallan siempre en cada nación, organización o partido— que el digno guía de los destinos de América y del mundo, cumple su trascendental misión en condiciones tales que le hacen imprescindible, providencial, irremplazable... Los que nos reclamamos del federalismo libertario, sabemos —debemos saberlo, sino ¿a que viene predicarlo?— que el valor fundamental de todas las actividades humanas, reside en la libre iniciativa de las disgregadas minorías que componen la base de las sociedades, minorías siempre sometidas a la vigilancia preventiva de los ostentadores del poder, o de la «dirección» de pueblos o de organizaciones.

LA ALIANZA PARA EL PROGRESO

Las hábiles maniobras no bastan a la perpetuación del centralismo. Ante el surgir de la opinión libre se resquebraja toda pretensión monopolista, y cuanto más fuerza impone el poderoso reafirmado en la ley del más fuerte, con más vigor se manifiesta el descontento y se organiza la oposición y la resistencia.

Las hábiles previsiones del presidente Kennedy, se hallaban condenadas al fracaso, a corto o largo plazo. Se atribuye a su iniciativa y cuenta la creación de la famosa Alianza para el Progreso, destinada en apariencia a favorecer el desarrollo económico y social de los paupérrimos países de América Latina. Se trazaron planes y sobre todo se adelantaron promesas que en ciertos espíritus provocaron esperanza y en otros entusiasmo. Se pretendía olvidar que la iniciativa correspondía a las apremiantes necesidades expansionistas de la gigantesca industria norteamericana. Se trataba de ayudar a comprar mercaderías que no lograban salida y, en todo caso, contribuir a crear ciertas industrias complementarias —no de competencia— susceptibles de enriquecer al potencial estadounidense.

A los cuatro años de lanzado el plan, los países supuestamente beneficiarios, se perciben que las «trabas económicas» impuestas por el prestamista por medio de aranceles y de tratados, les sitúa en condiciones de obligada dependencia a las directivas no sólo económicas, sino también políticas, dictadas por el coloso norteno.

Resultado: Chile se resquebraja y reclama a la Alianza hechos y no promesas, reivindicando de paso su libertad de iniciativa en cuanto a directivas políticas. Cuba se enfrentó hasta el extremo de hacer necesaria su expulsión. Un hábil movimiento de timón permitió crear en el Brasil agudo problema interno con desenlace favorable para los partidarios de la «línea» yanqui. Uruguay, con su tradición antimilitarista, se niega a contribuir con soldados que no tiene, a la fuerza interamericana que habría de servir a liquidar conatos subversivos, o a mantener, como en Santo Domingo, el predomnio de las fuerzas reaccionarias. La subversión progresa en Perú, donde hasta el «aprisismo», ayer sedicente revolucionario, se alarma y se suma a la actitud del

gobierno derechista que obtuvo apoyo en Estados Unidos. Se utilizan todos los medios modernos, desde la aviación a los gases, pasando por la artillería, para dominar la revuelta de los indios. «Nada de prisioneros», fue la voz de mando gubernamental. En Venezuela se acentúa el extremismo terrorista y en Colombia, esta misma semana, las bombas destruyeron oleoductos pertenecientes a empresas norteamericanas. La situación es confusa en Bolivia y, en cuanto a Santo Domingo se pudo leer esta semana que las que figuran como autoridades provisionales protestaron contra la ingerencia de la E.O.A., que pretende imponerles elementos como el general Wessin, ex-lugarteniente de Trujillo y uno de los causantes de las masacres que no se sabe aún si habrán terminado de verdad. Santo Domingo constituye una prueba tangible de las tenebrosas maquinaciones de la C.I.A.; del fracaso de la Alianza para el Progreso y de la supeditación de la O.E.A. a la directiva yanqui.

LA SUBLEVACION DE LOS NEGROS

De nada vale que Johnson firme papeles y decretos autorizando a los negros a votar. No se transforma una mentalidad a base de leyes, discursos y zarandajas de la misma índole. El negro es el igual del blanco cuando se trata de que participe en la guerra, en Europa o en Vietnam. Un blanco se negó estos días a participar en la guerra «defensiva» contra el comunismo —como se dice—, y un negro escogió la huelga del hambre con el mismo objeto. Lógicamente la ley determinará para ambos en paridad de obligaciones y de derechos. Pero en lo más recóndito del cerebro de una gran mayoría de norteamericanos, un negro es un ser despreciable. Menos que un animal. Jamás al nivel del hombre.

Y los negros tratan de demostrar a los blancos que por lo menos en un aspecto, pueden equivalerse sin que se ofrezcan dudas. Pueden dar la prueba de que son tan brutos como los propios blancos, que también pueden utilizar el odio, las armas, el salvajismo... En la ciudad de Los Angeles incendiaron, saquearon, se batieron... La mentalidad predominante en Estados Unidos necesita de choques emocionales para entrar en razón. La descrimination prosigue en escuelas, en comercios, en transportes, en viviendas, en las calles y hasta en los sindicatos. La aberración del obrero norteamericano se iguala a la de los obreros de todos los países. En todos los meridanos se manifiesta desconfianza, desprecio, no pocas veces odio, hacia el obrero extranjero, tanto más cuando este obrero llega de países miserables de donde se ve forzado a salir en busca de pan. En Estados Unidos se sigue la misma regla, y ya hemos señalado en otras ocasiones casos concretos que demuestran calidad moral al «blanco» sindicalizado, por su actitud contra el «negro», a quien repetidas veces no se admite en el mismo sindicato.

El derecho al voto no terminará con las rebeliones de Harlem, Los Angeles o Chicago. Hasta que el «negro» no se sienta ciudadano indiscutido, con todos los derechos de los otros ciudadanos, se verá forzado a todos los recursos para manifestar su protesta.

CONTRADICCION EN VIETNAM

La actitud de Washington, como la de Moscú, frente al conflicto vietnamita, ofrece un ejemplo de los malabarismos a que recurre Johnson en su fulgurante carrera política. Nadie ignoraba, pero cada día se confirma mejor, que el Vietcong utiliza armas soviéticas de primera calidad. No obstante, se comprueba el trato sigiloso entre ambas potencias, la rusa y la norteamericana, para mantener el «statu quo» de la «convivencia pacífica», todo y continuando cada uno de ellos en sus respectivos estrilidos del «anti imperialismo» o del «anti comunismo». En cuanto al tercer en discordia, la China, se contenta con lanzar denuestos contra ambos, tomando todas las precauciones posibles para que la cosa no llegue a más.

Las preocupaciones de Johnson son mayores que las de otros jefes de Estado, en la medida en que Estados Unidos afronta responsabilidades multilaterales. Pero todo usufructuario del poder, en no importa cual de sus formas, se enfrenta con las mismas responsabilidades morales. ¿Hemos dicho morales?

Frases selectas de Rodolfo Rocker

FOE una gran fatalidad que el socialismo libertario de los países latinos, donde ha sido más fuerte la internacional, fuera impulsado después de la guerra francoprusiana, de las derrotas de la Comuna de París y de las insurrecciones cantonalistas españolas (1873), por medio de las leyes de excepción de la reacción victoriosa, durante largos años, al escondrijo de un movimiento clandestino. Durante ese período se desarrollaron en los demás países, principalmente en Alemania, los llamados partidos obreros socialistas, una nueva institución en el movimiento obrero que anudaba sus aspiraciones a las tradiciones de los comunistas de Estado franceses y de los chartistas.

Al conformar más y más esos nuevos partidos su actividad a la acción parlamentaria de la clase obrera y al ver en la conquista del poder político la primera condición para la realización del socialismo, crearon paulatinamente una ideología, fundamentalmente distinta de la ideología socialista que perseguían los trabajadores de la primera Internacional. El parlamentarismo, que asumió en los partidos obreros rápidamente una posición dominante, sedujo una cantidad de elementos pequeño-burgueses y de intelectuales ansiosos de hacer carrera en el campo de los partidos socialistas, lo cual ayudó a acelerar ese proceso más aún.

Estamos convencidos que la liberación de la clase obrera únicamente puede realizarse por los medios que nosotros propagamos constantemente entre las masas y por eso debemos tener en cuenta siempre la independencia orgánica de la A. I. T. en todas las circunstancias, si no queremos destruir de otro modo, con las propias manos, la obra que hemos creado.

Es claro y comprensible que la A.I.T. no tiene nada que ver con esas tendencias. Se trata aquí de co-

rrrientes diametralmente opuestas a su actitud, tanto teórica como táctica. También es natural que una acción común de tendencias diversas, de las cuales unas limitan su actividad casi exclusivamente parlamentaria, y la otra asegura sin cesar a los trabajadores que sólo alcanzarán sus fines por la vía de la acción directa, es imposible. No rechazamos la acción política, pues toda gran lucha económica, toda propaganda antimilitarista o antiestatista, son en sí y por sí de naturaleza política; pero rechazamos aquella acción política que se expresa en la actividad parlamentaria porque vemos en ella una desviación de los trabajadores.

Hay también posibilidades en que no se trata únicamente de cooperación con tendencias espiritualmente afines, sino que tal cooperación es condicionada con otras tendencias del movimiento obrero, aun cuando sus aspiraciones se oponen a las nuestras. Tales casos determinados por los acontecimientos repentinos de naturaleza social y política de un modo espontáneo.

Pero cualesquiera que sean las medidas y las alianzas a que se impulsen las circunstancias, no debemos nunca perder de vista la independencia de nuestras organizaciones nacionales. (Pasa a la pág. 2.)

rección, y por otra parte, el movimiento sindical ha preservado a los anarquistas de la pérdida del contacto con el movimiento obrero y sus luchas cotidianas.

Hay también posibilidades en que no se trata únicamente de cooperación con tendencias espiritualmente afines, sino que tal cooperación es condicionada con otras tendencias del movimiento obrero, aun cuando sus aspiraciones se oponen a las nuestras. Tales casos determinados por los acontecimientos repentinos de naturaleza social y política de un modo espontáneo.

Pero cualesquiera que sean las medidas y las alianzas a que se impulsen las circunstancias, no debemos nunca perder de vista la independencia de nuestras organizaciones nacionales. (Pasa a la pág. 2.)

Fluorescencias

No devuelvas mal por mal, mezquindad por mezquindad, ni humillaciones y desprecios con el mismo vil metal.

Hay que anhelar llegar al final de la jornada como árbol viejo al que el viento arrancó las hojas y sabe sobreponerse al dolor que producen las espinas clavadas en su savia sin dejar de florecer.

Un día lejano el rosal se ha de secar, pero permanecerá impoluta la idea sublime que animó la vida.

Vivimos en la hora de la luz para lo externo, pero la humanidad tiene todavía en el alma al hombre primitivo, egoísta y grosero.

Cuando escribo lo hago pensando en todos los que sufren el desamparo de que los hace víctimas todo lo que detenta alguna potestad.

Si sabes seguir la ruta recta bebiendo cada día un poco de amargura del cáliz de la vida, si mueres un poco cada día y no obstante eso sabes bendecir la vida, tú eres de esos héroes que los «calificados» no castigan por pura envidia.

aspiraciones se oponen a las nuestras. Tales casos determinados por los acontecimientos repentinos de naturaleza social y política de un modo espontáneo.

Pero cualesquiera que sean las medidas y las alianzas a que se impulsen las circunstancias, no debemos nunca perder de vista la independencia de nuestras organizaciones nacionales. (Pasa a la pág. 2.)

No seas mezquino, realiza algún esfuerzo para servir, busca un foco de luz. No seas de los que sólo viven la locura de la vida mareados por su propia estúpida vanidad, rodeados de una falsa apariencia que nunca supieron siquiera simular bien. No marches por el mundo con el vistoso manto de los vanos pensamientos, ni pienses sólo en comer, bailar, jugar a la baraja o amar todo lo superfluo de la vida.

Si tienes vicios, domínalos. Nunca será anarquista, quien se deja dominar por el vicio.

El anarquismo exige del hombre y la mujer conscientes muchos sacrificios; sacrificios que no siempre el hombre y la mujer consciente son capaces de hacer. He ahí el por qué todo verdadero anarquista considera de los sacrificios que la idea implícita del deber cumplido. Y los transforma en alegrías.

COSMOS

Antología Siempre de actualidad

GRAVOSO sobre los sujetos, envidiosos del vecino, el Estado es opresión en el interior y guerra en el exterior. Con el pretexto de ser órgano de la seguridad pública, es por necesidad expulsiador y violento; y con el pretexto de custodiar la paz entre los ciudadanos y los partidos, es provocador de guerras vecinas y lejanas. Llama bondad a la obediencia, orden al silencio, expansión a la destrucción, civilización al disimulo. Como la Iglesia, es hijo de la común ignorancia y de la debilidad de los mas. A los hombres adultos se manifiesta tal cual es; el mayor enemigo del hombre desde el nacimiento a la muerte.

Cualquier daño que pueda a los hombres derivar de la anarquía, será siempre menor que el peso del Estado sobre el cuello.

Sienten los hombres este peso, y al cambiar la forma del Estado periódicamente, se dan cuenta de *mutare civitates*: la forma cambia el volumen, pero no disminuye el peso. Y este cambio de formas podía tal vez ser bueno con respecto a reivindicaciones especiales; pero cuando no se lucha ya por este o aquel derecho o deber, sino por la suma de los derechos y de los deberes, todas las formas quedan superadas y el Estado resulta menor que el fin.

Contra el Estado tiran los anarquistas y no retornan a la teoría de Rousseau: no intentan rehacer la Natu-

raleza, sino interpretarla, porque afirman que el orden natural está en la anarquía. Así como las moléculas, por ley de afinidad y de cohesión se organizan, de igual modo se organizan los hombres, los cuales no necesitan de ningún poder opresor para vivir en sociedad. Precisamente porque el Estado es uno, es más homicida. Dejád a los hombres entregados a sí mismos, y cada uno se defenderá y defenderá a los demás, mientras que al presente deben guardarse del Estado.

¿Quis custodiet custodem? Anarquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia. El pensamiento de cada hombre es autónomo, y, no obstante, todos los pensamientos individuales se van organizando en un pensamiento colectivo que mueve la historia. Y hacia la anarquía visiblemente camina la historia, agotando la vitalidad del Estado y descubriendo cada vez más la antinomia insuperable entre el ser del poder central y la libertad del hombre.

Justificado el Estado como queráis; consagrado, trasladado a él el Dios de la Iglesia; hecho lo gibelino, burgués, teocrático, monárquico o republicano: siempre os daréis cuenta al fin de que tenéis al cuello un titano contra el cual protestaréis de continuo en nombre del pensamiento y de la Naturaleza.

Giovanni BOVIO